

le long des ruisseaux à la moire argentée. Est-il donc surprenant qu'au charme du coloris, elle ajoute cet autre charme impalpable qui est celui du parfum, qu'au fond du calice embaumé de la fleur éphémère elle puise l'essence capiteuse qui lui devient un suprême attrait ?

Le parfum est le complément indispensable de toute élégance. Enfermé dans le cristal étincelant du flacon coquet, il se trouve sur la toilette de toute jolie femme, sur la table de peluche de son boudoir, dans la poche de son coupé et jusque dans le manchonnet de dentelle où se glissent frileusement ses petites mains gantées. Mais il est différentes manières de l'employer comme il est diverses façons de l'apprécier.

D'abord la femme se parfume pour elle-même ou pour les autres. Quelques-unes—et c'est l'exception, cette fâcheuse exception qui est prétexte à la calomnie—pour dissimuler une infirmité.

De celles-là je ne parlerai guère. Le parfum leur est une nécessité et elles l'exigent violent, intime, enveloppant, pour ainsi dire, d'une atmosphère odorante de leur être tout entier—mettant entre elles et les autres comme un voile et une vapeur très dense qui absorbe et supprime toute autre odeur.

“Celles qui se parfument pour les autres :” instinctivement ou volontairement, pour forcer le regard, appeler l'attention, frapper les sens et inspirer la séduction. Très coquettes, la plupart appartiennent à cette catégorie qu'Alexandre Dumas désigne sous le nom de “femme de rue.” La “femme de foyer” n'a pas de ces instincts pervers et pernicieux.

A celle-là il faut les parfums capitaux, violents, un arôme ardent qui arrête pour ainsi dire au passage, qui frappe comme un choc et qui surprenne comme la foudre. Cela heurte, et il faut lever les yeux, malgré soi, pour voir celle que l'on eût effleurée peut-être sans l'apercevoir. Parfums courtisane, instrument perfide qui est le plus audacieux des moyens, un brusque appel envoyé, une façon de racrochage inaparent et d'autant plus dangereux.

Ah ! comme cela vous saisit, vous provoque et vous rend à merci. Et l'Agnes, étonnée, vous regarde de ses grands yeux naïfs, toute surprise de votre attention. Pour un peu, elle vous accusera “d'être un insolent,” charmée au fond de cette insolence et ravie d'avoir enlevé d'une bouffée embaumée ce que des manèges savants eussent mis bien longtemps à conquérir.

Chose bizarre, ces parfums à la senteur perfide ne sont point ceux que répand la corolle éclatante des fleurs épanouies. Presque tous appartiennent au règne animal ou sont extraits de bois odorants, tels que le cèdre, le santal, vétiver, qui luttent d'intensité avec le muse, la civette, etc. dont l'odeur forte et grisante, tirée des entrailles des animaux, est foudroyante entre toutes.

“Celles qui se parfument pour elles-mêmes :” celles-là sont les vrais délicates insoucieuses de ce qui les entoure ; semblables aux fleurs, leurs jumelles idéales, elles éprouvent comme un sens secret la joie d'exhaler l'exquis parfum qui leur est pour ainsi dire personnel. Quelle chose de spécial, de rare, d'infiniment doux, un charme discret et une senteur fine, dégagée de toute chose, selon les choses et suivant les moments. Chaque objet, chaque heure, chaque saison, a la sienne... Durant les chaleurs de l'été, un arôme sain et tonique, tel que le cédrat et le foin coupé ; au bal, dans sa voluptueuse atmosphère sur-chauffée où tout se dilate, s'affine, pour ainsi dire, le parfum plus violent de l'héliotrope, de l'œillet ou du jasmin de Virginie. Dans la salle à manger, après le repas, la pénétrante odeur du santal ou la vivifiante senteur de la menthe ou de la verveine.

Dans la chambre à coucher, la légère odeur de la violette, si suave et si pure, qui embaume l'atmosphère sans risquer la moindre migraine.

Pour l'éventail, une fraîche saveur qui s'exhale dans l'air battu d'un frôlement d'aile ; pour les gants, quelque chose de doux et d'agréable ; pour le bas de la jupe, une vapeur embaumée dont les bouffées imprègnent la terre d'un nuage odorant ; pour les cheveux, un parfum subtil, léger, tenace, qui est comme inhérent et adhérent, personnel entre tous. Pour l'armoire, la lavande, l'iris, tout ce qui est très doux et très tenace, à la fois ; sain pour l'armoire à linge, très subtil pour celle des robes, délicieusement raffiné pour les tiroirs à rubans, les coffres à dentelles, les cartons à chapeaux pour la papeterie surtout, qui emporte au loin, avec la pensée, comme un peu de l'âme et de l'être même de celle qui écrit.

Tout cela distribué avec tact ; assez et pas trop, de façon à charmer l'odorat sans risquer de devenir incommodant. L'art du parfum, entre les mains de ces délicates, emprunte au goût raffiné une sorte de volupté. On est gourmande de parfums comme est gourmande de sucreries ou de mets savoureux. On les alterne intelligemment, variant les senteurs, brûlant parfois certaines poudres odorantes, ou vaporisant les essences trop concentrées. Cela, modérément, sans fatigue, se procurant à soi-même un plaisir délicieux. Le plus sûr moyen de le procurer aux autres !

D'ailleurs, règle générale, tout parfum qui incommode, même de la façon la plus légère, est malsain. On ne saurait trop s'en garantir. Les meilleures choses ont leur revers : c'est à vous, mesdames, d'en prendre le bon côté.

VIOLETTE.

LE MARIAGE-RECLAME.

Le colonel Jeffer, résident de Chicago inventeur breveté d'une pommade à faire repousser les cheveux, s'est mis en tête d'épouser miss Estelle, exhibée dans un musum sous l'étiquette de “la Beauté à la longue chevelure.” Miss Estelle a d'abord accueilli la proposition avec faveur, mais le colonel a eu le manque de tact de lui dévoiler prématurément son plan. Il lui a déclaré avec une franchise toute militaire [on est colonel ou on ne l'est pas] qu'il est un homme pratique, un homme d'affaires, et que le mariage n'est pas pour lui une question de cœur ou de sentiment, mais un calcul positif et rationnel. Le colonel Jeffer est chauve, comme presque tous les inventeurs. Son idée, en devenant le mari de la Beauté à la longue chevelure, était de faire faire le portrait de sa femme et le sien pour les coller en étiquette sur ses boîtes à pommade avec ces mots, au-dessous de son portrait : “Avant l'emploi !” et au-dessous de celui de sa femme ; “Après l'emploi !”

Ce projet ingénieux n'a pas souri à miss Estelle et elle a retiré le consentement qu'elle avait presque donné. Le bouillant colonel est revenu cinq ou six fois à l'assaut sans pouvoir emporter la place. L'autre soir, il s'est embusqué derrière une porte d'Illinois street pour guetter la Beauté à sa sortie du musum. A son passage, il a jailli devant elle comme un diable à surprise et lui a dit d'un ton ému : “Miss Estelle, sans vous la vie est un fardeau pour moi et je ne peux pas vendre ma pommade. Voulez-vous ou non être le baume qui parfumerait mon existence et rétablirait mes affaires ?” Elle a répondu : “Not much.” Il a repris d'une voix tragique : “En ce cas, vous allez mourir.” Et il a sorti un rasoir des profondeurs de sa poche. Elle a saisi des deux mains l'instrument tranchant et a poussé des cris qui ont amené tout le quartier. On a cru que le soulèvement anar-

chiste si souvent prédit venait d'éclater. A la vue des fenêtres qui s'ouvraient avec fracas et des gens qui s'élançaient de toutes les portes, le colonel s'est enfui comme un dératé, abandonnant le rasoir entre les mains de la Beauté chevelue. Miss Estelle a obtenu un ordre d'arrestation contre son amoureux à la promenade, et la police est à sa recherche.

LA MODE.

“La reine règne et ne gouverne pas,” dit-on en Angleterre. La mode, plus absolue que toutes les reines passées et à venir, règne et gouverne d'un bout du monde à l'autre bout. Ses décrets sont sans appel, et tous, hommes et femmes, riches et pauvres, jeunes et vieux, se rangent sous ses lois. Elle est, au fond, bonne princesse ; ses exigences ont des réserves,—et, comme avec le ciel, il est avec elle des accommodements.—D'ailleurs, elle ne s'impose jamais : elle s'insinue ; et tandis que les gens riches s'empressent d'obéir à ses caprices, elle accorde aux autres le temps voulu pour s'y soumettre.

Souvent, c'est dans notre histoire que se puise l'inspiration. Les dessinateurs auxquels incombe la tâche de créer les modèles ne cessent de fouiller les musées ; les faiseurs célèbres sont constamment à la recherche d'un style, et il n'est vraiment point de costume qui ne rappelle, par un détail quelconque, une époque de nos annales. Les étoffes, les dentelles, les rubans, tout est une résurrection. Et toujours il en sera ainsi : tournant dans un cercle indéterminé, on exhumera tantôt ceci, tantôt cela. Le génie inventif de nos couturières en fera une interprétation personnelle, conservant seulement la pensée en améliorant la forme ; le style, ne restant pas dans sa pureté, prendra un caractère nouveau : —et voilà comment nous nous habillerons toujours ainsi que s'habillaient nos aïeules.

Les époques que nous exploitons le plus sont le dix-septième et le dix-huitième siècle. Nous avons même fouillé les gardes-robes des élégantes qui vivaient sous le règne de Louis XIII ; mais c'est surtout Louis XV, la Révolution et le Directoire qui nous ont enthousiasmés. L'Empire et la Restauration n'ont pas pu nous imposer leur mauvais goût. Nous avons préféré nous égarer au milieu des élégances délicates, amoureuses même, que patronaient les *Pompadour* et les *Merveilleuses*.

Actuellement notre mise est plus coquette qu'élégante. Dans le courant ordinaire de la vie, on s'occupe moins de la richesse d'une étoffe que de la correction de la coupe. Une robe de linon ou de voile de nonne est pleine d'attraits, quand elle sort des ateliers de tel ou tel coupeur célèbre. Puis, en dehors de la robe proprement dite, que de recherches exquises, que de mignonnes choses et de séduisants détails ! C'est un nœud, un gant, un piquet de fleurs, une agrafe de ceinture, une boucle de cheveux, la pose d'un chapeau que chaque femme comprend à sa façon, et qui fait d'un groupe de femmes habillées de même sorte une réunion de types ayant chacun non-seulement son caractère, mais son charme.

La plastique semble nous commander. Toutes les formes tendent à la faire valoir. Point de ces ajustements ridicules qui tronquaient les lignes du buste ; mais une tendance bien marquée à les mettre sous leur vrai jour ;—vrai au point de vue de l'idéal, bien entendu, car on sait les tricheries qu'on se permet !—Enfin, une femme conserve son allure propre ; ses vêtements semblent moulés sur elle, et le tricot de soie restera le dernier mot de cette exhibition plastique.

Au point de vue du bon sens pratique, il y a